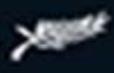


GALESHKA MORAVIOFF
présente

 PALME D'OR CANNES 1985 

PAPA EST EN VOYAGE D'AFFAIRES



UN CHEF-D'ŒUVRE DE
EMIR KUSTURICA

DISTRIBUTION FILMS SANS FRONTIERES

« PALME D'OR FESTIVAL DE CANNES 1985 »

PAPA EST EN VOYAGE D'AFFAIRES
(Otac na sluzbenom putu)

Un film d'Emir Kusturica

Yougoslavie – 1985 – 35mm – couleurs
Durée : 2h16

Avec : Miki Manojlovic, Moreno de Bartolli, Mirjana Karanovic, Mustafa Nadarevic
Scénario : Emir Kusturica et Abdulah Sidran
Photo : Vilko Filac
Montage : Andrija Zafranovic
Musique : Zoran Simjanovic
Production : Mirza Pasic

REEDITION EXCLUSIVE EN COPIES NEUVES

www.films-sans-frontieres/papa

DISTRIBUTION FILMS SANS FRONTIERES

SYNOPSIS

En Yougoslavie en 1952, à l'heure où Tito divorce d'avec Staline, il n'est pas bon de laisser paraître des penchants staliniens. Mesa, le père de Malik, victime d'une vengeance de sa maîtresse, est envoyé en camp de travail – pour ses enfants, il est « en voyage d'affaires ». Alors que son frère passe son temps au cinéma, Malik, en réaction aux crises que traversent sa famille et son pays, se réfugie dans le somnambulisme... Lorsque la famille est à nouveau réunie, Malik redécouvre son père, et connaît ses premiers émois amoureux.

FICHE TECHNIQUE

Avec : Miki Manojlovic, Moreno de Bartolli, Mirjana Karanovic, Mustafa Nadarevic

Réalisation : Emir Kusturica

Scénario : Emir Kusturica et Abdulah Sidran

Photo : Vilko Filac

Montage : Andrija Zafranovic

Musique : Zoran Simjanovic

Production : Mirza Pasic

Yougoslavie – 1985

Couleurs – Durée : 136 min

CRITIQUES

« On approche du discours dénonciateur, mais c'est que les temps sont aux incertitudes, aux prévisions déchirantes et qu'il faut bien rendre compte du trouble des consciences. Les facilités émotionnelles pourraient submerger le récit, une pudeur qui ne vient pas de la sécheresse de cœur mais qui est au contraire le signe d'une immense générosité empêche qu'on nous tire des larmes face au spectacle de cette famille accablée par les absurdités bureaucratiques de la chasse aux sorcières staliniennes. » (Le Matin)

« Avec sa tendresse et son amertume mêlées, son sens aigu de la caricature et de la chaleur humaine, ses ruptures de ton, son accélération ou son ralentissement de la durée, le jeu à la fois emporté et subtil de ses acteurs, cette chronique a des airs de comédie italienne, de grand film populaire. Kusturica relie deux mondes, deux époques. Mais ce tour d'adresse est avant tout le témoignage d'un cinéphile sur la permanence de sa passion. Une passion salutaire et fertile. » (Le Monde)

« Drôle, familial, intelligent... Un des meilleurs films qu'on ait vus depuis longtemps. » (Pariscope)

EMIR KUSTURICA

Emir Kusturica est né le 24 novembre 1954 à Sarajevo, en République fédérale socialiste de Yougoslavie (actuelle Bosnie-Herzégovine), dans une famille bosniaque « musulmane », mais agnostique et titiste (son père travaillait au ministère de l'Information de Bosnie Herzégovine).

Le jeune Emir se passionnait déjà pour le cinéma : pour gagner son argent de poche, il faisait des petits boulots pour le cinéma de quartier de Sarajevo et pouvait ainsi assister aux projections. Un ami de son père l'invitait également sur le plateau des films officiels qu'il faisait. Mais dans la banlieue de Sarajevo, Emir joue au football, sort, et fréquente d'autres enfants que les parents Kusturica ne voient pas d'un bon œil. Inquiets, ses parents, famille respectable, décident de l'envoyer faire ses études à l'étranger pour le couper de ces fréquentations. Comme sa tante habitait alors à Prague, Emir y fut envoyé et put ainsi rentrer à l'académie du cinéma de Prague, la FAMU où il réalise deux courts-métrages prometteurs : « Une Partie de la Vérité » et « Automne ». Pendant ces années à Prague, Emir Kusturica va absorber tous les grands classiques du cinéma, qu'ils soient russes, tchèques, français, italiens, ou américains. Ces films marqueront profondément son style tout au long de sa carrière.

En 1978, Emir Kusturica réalise son court-métrage de fin d'études « Guernica », un film douloureux et faussement naïf sur l'antisémitisme vu par un petit garçon. Ce film obtient le Premier Prix du Cinéma Etudiant du Festival international du film de Karlovy Vary.

Avec ce premier trophée dans les mains, il rentre alors à Sarajevo et y obtient un contrat à la télévision. Artiste anticonformiste, il réalise en 1978 le moyen-métrage « Les Jeunes Mariés arrivent » tiré d'un scénario de Ivica Matić au sujet de l'inceste. Fortement influencé par le style d'Andreï Tarkovski, le film dérange par la forme et le fond, tous deux trop audacieux. Le film est interdit de diffusion. Il conserve néanmoins son poste à la télévision et tourne l'année suivante son second film : « Buffet Titanic », tiré d'une nouvelle du prix Nobel de littérature yougoslave Ivo Andrić. Avec ce film, il remporte le premier prix du Festival de la télévision yougoslave.

La même année, il réalise son premier long métrage « Te souviens-tu de Dolly Bell ? » sur la base d'un scénario coécrit par lui-même et le grand poète bosniaque Abdulah Sidran. Le film est semi autobiographique, et raconte la difficulté pour un groupe d'enfants dans le Sarajevo des années 1960 de se confronter au rêve occidental sous la dictature communiste de Tito. Le monde découvre son cinéma grâce à la victoire du Lion d'or de la Première Œuvre à la Mostra de Venise, et le prix de la critique du Festival du Film International de Sao Paulo.

Emir Kusturica travaille alors sur son second film « Papa est en voyage d'affaires », avec le même scénariste Abdulah Sidran dans l'optique de réaliser une trilogie sur sa ville natale. Le troisième volet ne verra pas le jour, mais ce deuxième film, qui

témoigne de la douleur des familles séparées par l'arbitrage politique du régime de Tito, remporte la Palme d'Or au Festival de Cannes en 1985. Cette Palme d'or propulse au niveau des plus grands ce jeune réalisateur qui n'a alors que 31 ans. Pour se vider la tête, et évacuer la pression, Emir Kusturica va alors intégrer pendant un an le groupe de musique de ses amis de Zabranjeno Pusenje (No smoking Orchestra) en tant que bassiste. Il fréquente alors la scène musicale yougoslave et se lie d'amitié avec le plus grand chanteur de rock national : Goran Bregovic.

La Palme d'or lui ouvre toutes les portes, et notamment celles des producteurs internationaux. Grâce à l'aide de Milos Forman (réalisateur tchèque et ancien collègue de la FAMU), Columbia s'intéresse à lui et lui propose de co-produire son prochain opus : un fait divers sur les gitans qui va l'amener à travailler avec le journaliste Gordan Mihic pour élaborer l'histoire douloureuse (et en partie authentique) de Perhan dans « Le Temps des Gitans ». À l'issue du tournage, Emir Kusturica est appelé à New York par Milos Forman, pour le remplacer à la Columbia University (ce qu'il fera pendant deux ans). Une fois monté et présenté à Cannes, le film obtiendra le prix de la mise en scène en 1989.

Aux États-Unis, un des élèves de Kusturica, David Atkins lui propose alors un scénario qui deviendra « Arizona Dream ». Il arrête l'enseignement et se consacre alors entièrement à la fabrication de ce film, sur le rêve américain. La conception douloureuse du film fut rendue encore plus difficile par le début du conflit en Yougoslavie, auquel il assiste impuissant à des milliers de kilomètres de distance. Le tournage est arrêté à de nombreuses reprises pour laisser Emir Kusturica faire des allers-retours et aider ses parents qui essuient des exactions des forces bosniaques. Après le pillage de la maison familiale, il fait déménager ses parents au Monténégro. Le film « Arizona Dream » sera tout de même achevé, et obtiendra l'Ours d'argent au Festival de Berlin en 1993.

Extrêmement choqué de la façon dont les médias présentent le conflit et après son impuissance depuis les États-Unis, il décide de revenir et montrer au reste du monde sa propre vision du conflit qui déchire son pays. Son film suivant, « Underground », aborde le difficile thème de la guerre en ex-Yougoslavie, et est sans doute le plus douloureux et le plus puissant de sa carrière à ce jour. Il sera réalisé en partie à Prague pour les tournages en studio et en partie à Belgrade, en pleine guerre, pour les extérieurs. Le film obtiendra une Palme d'Or en 1995, malgré les propos de certains intellectuels français qui l'accusent d'être pro-serbe. Parmi ceux-ci, Alain Finkielkraut écrira le lendemain de l'annonce du palmarès un violent article dans Le Monde, intitulé « l'imposture Kusturica », alors qu'il n'avait même pas vu le film. Emir Kusturica répond, le 26 octobre 1995 par un article intitulé « Mon imposture ».

Cette incompréhension pousse Kusturica à déclarer vouloir arrêter le cinéma, mais il se ravise et tournera « Chat noir, chat blanc » en 1998, un film aux antipodes du précédent, plein de couleurs, de musique et d'humour. Comme toujours, pour décompresser, il reviendra à la musique et enchaînera une tournée mondiale avec son groupe de musique, rebaptisé le No Smoking Orchestra. De cette tournée, il réalisera le documentaire « Super 8 Stories » en 2001 avec lequel il remporte la Plaque d'argent du meilleur documentaire au Festival international du film de Chicago.

Après de nombreux projets avortés, Emir Kusturica décide de revenir une nouvelle fois sur la guerre avec « La Vie est un Miracle » où il transpose le mythe de Roméo & Juliette dans les Balkans. Ce film lui vaudra le prix de l'Education nationale au Festival de Cannes et le César du meilleur film de l'Union européenne 2005. Pour le tournage, c'est à Mokra Gora dans la montagne Sargan que son équipe s'arrêtera, et il y construira pour l'occasion une voie ferrée et un village traditionnel en bois. Ce village, baptisé Küstendorf et dont il s'est auto-proclamé maire, est érigé en place forte de l'alter mondialisme, du tourisme écologique, et de l'enseignement du cinéma comme il l'explique alors dans de nombreuses interviews. Le village est ouvert au public depuis septembre 2004. Un séminaire de cinéma pour jeunes étudiants y a eu lieu au cours de l'été 2005. *"J'ai perdu ma ville durant la guerre. C'est pourquoi j'ai souhaité bâtir mon village. Il porte un nom allemand : Küstendorf. J'y organiserai des séminaires pour les gens qui veulent apprendre à faire du cinéma, des concerts, de la céramique, de la peinture. C'est la ville où je vais vivre et où certaines personnes pourront venir de temps en temps. Il y aura bien sûr d'autres habitants qui travailleront sur place. Je rêve que cet endroit soit ouvert à la diversité culturelle et s'érige contre la mondialisation."* (juillet 2004)

Le village a gagné en octobre 2005 le prix d'architecture européen Philippe Rotthier pour la reconstruction d'une ville.

C'est toujours dans les environs de Küstendorf que, après avoir passé une année à travailler sur un documentaire sur le joueur de football Diego Maradona, qu'Emir Kusturica a entamé en 2006 le tournage de son nouveau film « Promets-moi ». Le premier ayant mis plus de temps que prévu, sa sortie est prévue en 2008, alors que le second est annoncé au festival de Cannes 2007.

Filmographie sélective

- 2008 « Maradona »
- 2007 « Promets-moi »
- 2004 « La Vie est un miracle »
- 2001 « Super 8 Stories »
- 1998 « Chat Noir, Chat blanc »
- 1995 « Underground »
- 1992 « Arizona Dream »
- 1989 « Le Temps des Gitans »
- 1985 « Papa est en voyage d'Affaires »
- 1981 « Te souviens-tu de Dolly Bell ? »
- 1979 « Buffet Titanic »
- 1978 « Les Jeunes Mariés arrivent »
 - « Guernica »

ENTRETIEN AVEC EMIR KUSTURICA

— Emir Kusturica, je crois que vous avez eu beaucoup de mal à trouver un producteur pour «Papa est en voyage d'affaires», votre deuxième film ?

Malheureusement à cette époque, commençaient à sortir des romans qui parlaient des excès commis par ceux qui devaient protéger en 49-50 la Yougoslavie de l'arbitraire du stalinisme. Il y a eu un certain nombre d'erreurs. Des innocents comme Mesa dans «Papa» sont devenus des personnages de roman. Le travail dans les maisons de production se fait selon un principe autogestionnaire. Le Conseil des programmes de Sutjeska Film qui avait produit mon premier long-métrage, «Te souviens-tu de Dolly Bell ?» avait d'abord donné un avis favorable. Mais cela se passait juste avant la sortie de «Tren 2» d'Antonije Isakovic, roman qui n'avait pas eu bon accueil. Aussi, les membres du Conseil Artistique, excepté le défunt Kasim Prohic, craignant la réaction de leurs camarades, ont refusé le scénario. Heureusement, la Yougoslavie était déjà en plein processus démocratique. Quand un Conseil Artistique refuse, on s'adresse à celui d'une autre maison de production. Et au bout de 2 ans, j'ai pris contact avec Forum, à Sarajevo, surtout connu comme importateur de films étrangers. Ils acceptèrent de produire «Papa».

— Vous racontez l'histoire d'un enfant dans les années 50, mais vous, vous n'étiez pas né. Alors, quelle est votre mémoire familiale et collective par rapport à cette période difficile ?

Dans ma famille, personne n'a été en prison. Personne n'a été en conflit politique. Sidran et moi, avons écrit un scénario qui s'inspirait à la fois de son autobiographie et de la mienne. Cette histoire universelle est autant biographique qu'imaginaire. La valeur de ce film tient au fait que cette histoire aurait pu être plausible ailleurs et à une autre époque.

— Ce qui est aussi intéressant, c'est ce regard finalement tendre des enfants vis à vis des adultes. Seraient-ils plus adultes que leurs parents ?

Personnellement, je n'ai pas vécu la même chose. J'étais enfant unique, choyé, et j'avais beaucoup de tendresse autour de moi. Pour le film, il valait mieux un enfant qui quémante la tendresse, qui cherche à communiquer avec ses parents. C'était un stimulant pour les principaux personnages.

— Comment avez-vous trouvé le petit garçon qui joue le rôle de Malik?

Pour chacun de mes films, j'ai toujours voulu mêler des acteurs non professionnels à ceux dont c'était le métier. J'étais absolument conscient que la réussite de «Papa» tenait au choix de l'enfant qui porterait sur ses épaules la totalité du film. J'ai donc organisé une audition, j'ai vu un millier de garçons et j'ai choisi Moreno De Bartolli

— Que signifie le somnambulisme de Malik? L'est-il vraiment ou feint-il de l'être?

Malik est vraiment somnambule. Son somnambulisme est, au fond, une réaction à une situation conflictuelle qui affecte aussi bien sa famille que son pays.

— Où part Malik à la fin du film ?

Je vous répondrai simplement que l'action mène vers le départ dans le ciel. Je ne sais pas, au fond, où il est parti. Un certain ordre sur terre a été dérégulé, lui est devenu trop compliqué : la seule issue possible à cette tragédie familiale était cet envol... ceci bien entendu pris comme une métaphore. Moreno De Bartolli dit récemment à un journaliste: «ce que j'ai préféré dans le film, c'est le moment où je pars, tout à la fin, dans l'espace». Je

pourrais philosopher, raisonner, mais je refuse de le faire... cet envol est peut-être une fuite...

— Fuite devant la réalité ?

Fuite vers le rêve que nous avons perdu.

— Et le personnage de la mère, pouvez-vous nous en parler ?

Au départ, le scénario était centré sur la mère, ce qui en soi était assez pathétique. Mais j'ai compris au fur et à mesure que c'était impossible et qu'il valait mieux faire un film sur les deux piliers de la famille, le père et la mère. Dans une première version, elle supportait passivement tout ce que son mari lui faisait. Puis j'ai voulu remodeler le personnage. Finalement, elle résiste, ne garde pas le silence et se bat. En fait, elle ne réagit pas comme le ferait une femme aujourd'hui. Elle n'abandonne ni ses enfants ni son mari. Elle ne détruit pas sa famille. Au contraire, elle la sauve et la fait survivre grâce à son endurance, son stoïcisme et son sacrifice. S'il n'y avait pas eu de mère, il n'y aurait eu ni famille ni film.

— Il y a des personnages communs dans «Dolly Bell» et «Papa», surtout les personnages de pères. Ils ont une image d'hommes à la fois forts et fragiles. Que reste-t-il aujourd'hui, ici, de cette société patriarcale très forte située dans les années 50 ? Est-ce que cela a changé ?

Le père est le symbole de la société patriarcale. Je pense que la société yougoslave ou plus exactement la famille yougoslave est encore patriarcale. Dans mes prochains films, je continuerai à peindre les Yougoslaves comme des hommes brutaux mais aussi comiques afin de les rendre plus supportables.

— Cependant Zijo le policier et Ankitza la gymnaste ne sont pas des personnages particulièrement supportables.

C'est pourquoi j'ai voulu, à la fin du film, donner à ces deux personnages la possibilité de se racheter, de montrer leur humanité. Ils comprennent leur faute; c'est leur punition. La société où je vis n'a pas pris l'habitude de pardonner. Dès mon enfance, j'étais agressé par sa brutalité. Elle faisait partie de ma vie. En grandissant, j'ai senti un besoin terrible de la dominer, de la rendre supportable. Aussi ai-je rajouté une dimension rationaliste à mon humanisme que je sentais fragile en mettant en balance la tragédie de l'existence et les principes ironiques de l'humour léger de Voltaire. Je l'ai saisi avec plus d'ampleur dans la littérature tchèque.

— Nous avons parlé de la brutalité dans vos films. Mais il y a aussi de la tendresse...

Oui, on me dit que cette tendresse serait proche du pathétique. Je n'y peux rien. La vie autour de moi et mon pays oscille entre la brutalité la plus excessive et la tendresse la plus pathétique. Et souvent chez le même homme, chez la même femme, le sublime y côtoie l'abominable. La caractéristique de mes compatriotes, c'est qu'ils vont d'un extrême à l'autre sans transition.

— Sans transition d'ailleurs... Vous êtes né à Sarajevo, vous y vivez, une partie de votre film s'y déroule. Comment aimez-vous cette ville ?

Sarajevo est une des villes les plus étranges d'Europe, une ville très ancienne où plusieurs ethnies, plusieurs confessions vivent ensemble. Presque à la lisière de l'Europe. On pourrait dire qu'elle a un pied en Asie, l'autre en Europe. Dans un de ses textes, « La Lettre de 1920 », Andric (Ivo Andric, écrivain yougoslave, Prix Nobel de Littérature en 1961) décrit Sarajevo comme une ville qui, sur une surface de 300 m² aurait

quatre temples: l'église catholique, l'église orthodoxe, la synagogue et la mosquée. Quelqu'un se trouvant au cœur du vieux marché vers minuit pourrait entendre les chants de toutes les religions. Ceci est à mon sens le plus significatif de l'histoire de Sarajevo. Elle possède également, comme d'autres villes d'Europe et du monde, mais bien entendu à une plus petite échelle, une équipe de football, sa télévision, ses cinémas... tout pour une vie «normale» mais aussi des endroits où se déroule une vie «anormale».

— C'est quoi, une vie «anormale» ?

Mon enfance s'est déroulée dans un quartier assez pauvre de Sarajevo où l'on vivait les choses plus intensément que dans le centre. Les gens étaient très proches les uns des autres et exprimaient leurs sensations d'une manière plus ardente qu'ailleurs. Et cette vie directe, immédiate, spontanée, semblait «anormale» à ceux qui, dans les quartiers du centre mènent une vie bourgeoise ou petite bourgeoise. Pour eux, c'était la normalité. Pas pour moi.

— Dans «Dolly Bell» comme dans «Papa», qui se situaient dans les années 50-60, la religion musulmane est très présente. Est-ce encore vrai aujourd'hui ?

C'est très compliqué avec «cet islam». Après la conquête Ottomane de la Bosnie et à partir de la fin du XV^{ème} siècle, certains Serbes orthodoxes et Croates catholiques, mais surtout, le peuple païen bogomile (Les bogomiles : adeptes entre le XIII^{ème} et le XV^{ème} siècle d'une doctrine puritaine et anti-hiérarchique qui se disait chrétienne et qui rejetait aussi bien la forme catholique que la forme orthodoxe du christianisme. Mais compte tenu de l'inaccessibilité des vallées bosniaques, aucune de ces trois formes du christianisme ne put s'implanter solidement. Kusturica considère à juste titre ces bogomiles comme des païens.) , que l'église catholique persécutait depuis des années, ont accepté l'islam. Et bien sûr, leurs descendants vivent encore aujourd'hui. Moi, par exemple, je suis d'une famille qui s'y rattache... mais je suis athée. Dans mes films, je parle de mon enfance et de ce que j'ai vécu. Mais l'islam n'est plus purement traditionnel, même les rituels sont altérés par le fait qu'ils se déroulent dans une famille communiste.

— Dans «Papa» il est souvent question de football. D'ailleurs le film s'achève sur le fameux match gagné en 1952 par la Yougoslavie sur l'URSS.

Je pense que dans ce film, le football c'est l'histoire. Parmi les diverses expériences enregistrées par la conscience enfantine, le football ou plus exactement les matchs que l'équipe nationale yougoslave jouait ces années-là était l'événement historique le plus important. Pour un garçon de 6 ans, ce qui pouvait être l'Histoire, c'était le football. D'ailleurs, le récent match à Heysel entre Liverpool et Juventus prouve que le football, c'est aussi la guerre. On m'a même dit un jour que la troisième guerre mondiale débiterait sur un stade. Ces matchs sont tellement hystériques et chargés de nationalisme qu'ils ne profitent qu'à la société de consommation de l'Occident... et du monde entier. Que font les politiciens ? Ils réchauffent les sentiments nationaux par le foot : des matchs... qui commencent à ressembler à des combats guerriers.

— Et vous, vous avez choisi le cinéma pour avoir la paix ?

En tout cas pour fuir cette guerre.

— Godard a dit, il me semble, qu'un tournage, c'est un état de guerre.

Moi je dirais qu'un tournage, c'est un sérieux match de foot. Il a son goal, ses arrières, son avant centre. Le metteur en scène est tout à la fois.

— Les événements historiques qui sont la toile de fond de votre film intéressent-ils la jeune génération de spectateurs yougoslaves ou bien pensent-ils que c'est du Moyen-âge ?

C'est effectivement du Moyen-âge pour la génération d'aujourd'hui. Mais j'ai lu qu'au Moyen-âge on vivait bien et que l'on était pas si mal... un cinéaste ne doit pas tenir compte des goûts de telle ou telle génération mais sauter dans le vide ; réfléchir dans quelle mesure il satisfait tous les points essentiels de l'existence et de la vie quotidienne. Mais disons-le franchement, les jeunes Yougoslaves ont grandi avec le pire des cinémas, des comédies de quatre sous, des plaisanteries de café dont certains prétendent que c'est de l'art. Par conséquent, je ne tiens absolument pas compte de ce qu'une génération donnée aime ou n'aime pas. Si pour elle, c'est le Moyen-âge ou un autre âge. J'essaie de faire ce que je ressens intimement.

— Le point de départ de «Papa», c'est la caricature de Marx assis à son bureau avec l'effigie de Staline derrière lui. La politique est-elle le sujet de votre film ?

Vous savez, je n'ai pas inventé le dessin. Il a été réellement publié en juillet 1950 dans le quotidien «Politika», celui-là même que tient Mesa dans le film. L'auteur en était Zuko Dzumhur, un caricaturiste yougoslave. Dans «Papa», la politique est prétexte à raconter l'histoire d'un enfant et de sa famille. Par ailleurs je pense que tout film est «politique». Il n'existe actuellement aucun film important qui n'ait pas d'arrière fond politique. Seulement cela devient abject quand la politique est l'unique propos. Je n'aime pas les films à thèse, ceux qui veulent rendre justice, qui montrent que l'état n'est pas bon, que la police est affreuse, que la C.I.A. empêche quelque chose... Ce sont certainement des vérités, des vérités historiques mais le cinéma ne supporte pas la simplification outrancière. Il est plus excitant de voir dans quelle mesure la politique - comme instrument - influence les vie humaines, les familles, comment elle les ruine ou les aide, comment elle les disperse ou les réunit.

— Alors, quel genre de film faites-vous ?

Je suis un ennemi résolu du film de genre. Les films de genre se font dans des pays à énorme industrie cinématographique. Le film politique ne peut se faire que dans ces pays-là. Pas chez nous qui produisons une trentaine de films par an. Moi, j'ai mis en scène des hommes et des femmes, qui aiment, qui souffrent et qui sont tristes. Ils ont aussi de temps en temps un sourire...

— Que répondez-vous si on vous classe comme cinéaste de l'Est ?

Je réponds que je suis un cinéaste du sud-est de l'Europe. La Yougoslavie fait partie du sud-est de l'Europe, donc je suis un cinéaste du sud-est de l'Europe.

MIKI MANOJLOVIC (Mesa – Le Père)

Predrag 'Miki' Manojlović, né le 5 avril 1950 à Belgrade, est issu d'une famille de comédiens. Sa mère est monténégrine d'origine croate et son père serbe d'origine française. Cet acteur cosmopolite et précoce est monté sur les planches pour la première fois à l'âge de six ans. En 1968, il s'inscrit à l'École d'Art Dramatique de Belgrade. Dès 1970, il incarne quelques rôles pour la télévision serbe avant de remonter sur scène un an après. En 1972, il termine ses études à Belgrade, et s'engage dans une carrière théâtrale où il brille dans des rôles phares tels que : Hamlet, Charles II, Caligula, Macbeth, Cyrano... Il participe à de nombreuses séries et téléfilms durant les années 70 et se lance dans le cinéma en 1974 avec «Otpisani » d'Aleksandar Djordjevic.

Sa carrière d'acteur de cinéma débute plus concrètement dans les années 80 où il enchaîne des rôles principaux dans des films tels que «On n'aime qu'une fois» de Rajko Grlic (1980) et «Mi-figue mi-raisin» de Srdjan Karanovic (1981) avec lequel il remporte le premier prix du rôle masculin au Festival de Valencia en Espagne. On le retrouve au Festival de Venise de 1985, avec «Les fraises sont restées à travers la gorge» de Srdjan Karanovic, un film qui aborde la Yougoslavie contemporaine. C'est cette même année qu'il devient un acteur à la notoriété internationale en interprétant Mesa, le père de famille déporté de « Papa est en voyage d'affaires » de Kusturica. Le film remporte une Palme d'Or à son réalisateur et se présente comme un tremplin sans précédent pour la carrière de Miki qui dépasse enfin les frontières de la Yougoslavie. Il démontre au public qu'il est à même d'interpréter tout type de personnage avec une intensité sans précédent.

Après des quantités de rôles différents dans différents pays, il remet les couverts avec son ami Kusturica en campant le premier rôle dans « Underground » (1995). Une fois de plus Kusturica repart de Cannes avec la Palme d'Or. Miki est récurrent dans l'univers filmique de son compatriote. Mis à part les deux Palmes d'Or, il apparaît sous les traits d'un prêtre toxicomane dans «Chat Noir, Chat Blanc». Et si il n'avait été déjà engagé pour le «Mahabharata» de Peter Brook (au théâtre), il aurait également joué dans «Le Temps des Gitans». Il se retrouve une fois de plus devant la caméra de Emir dans « Zavet » (« Promets-moi ») qui est annoncé pour courant 2007.

Miki Manojlović est le plus célèbre des acteurs d'ex-Yougoslavie. Ce belgradois joue aussi bien au théâtre qu'au cinéma, tant à l'étranger que dans son propre pays. Sa filmographie comprend plus de 40 films. Il n'a pas seulement joué dans sa langue maternelle, le Serbe, mais aussi en anglais, en français et en rom. En 2004 il a reçu le prix «Pavle Vuisic» pour toute sa carrière et sa contribution au cinéma yougoslave.

Filmographie sélective

- 2007 « Promets-moi » de Emir Kusturica
- « Irina Palm » de Sam Garbarski
- 2005 « L'enfer » de Danis Tanovic
- « Ze Film » de Guy Jacques
- 2004 « Ne fais pas ça ! » de Luc Bondy
- « Les Marins Perdus » de Claire Devers
- 2001 « Mortel Transfert » de Jean-Jacques Beineix
- « Jeu de Cons » de Jean-Michel Verner
- 1999 « Les Amants Criminels » de François Ozon
- « Baril de Poudre » de Goran Paskaljevic
- 1998 « Chat noir, Chat blanc » de Emir Kusturica
- 1997 « Le Temps des Miracles » de Goran Paskaljevic
- 1996 « Portraits Chinois » de Martine Dugowson
- 1995 « Underground » de Emir Kusturica
- 1994 « Tango Argentino » de Goran Paskaljevic
- 1992 « Tito et Moi » de Goran Markovic
- 1988 « Migrations » de Aleksandar Petrovic
- 1985 « Papa est en Voyage d'Affaires » de Emir Kusturica
- 1981 « Mi-figue mi-raisin » de Srdjan Karanovic
- 1980 « On n'aime qu'une fois » de Rajko Grlic
- 1974 « Otpisani » de Aleksandar Djordjevic

SARAJEVO

SARAJEVO est la capitale de l'une des six républiques de la Yougoslavie : la Bosnie-Herzégovine. Sa naissance est liée à l'arrivée des Ottomans dans le pays. La ville s'est embellie surtout aux cours du XVI^{ème} et du XVII^{ème} siècle. Elle possède alors plus de cent mosquées, des édifices publics, des bains turcs, des caravansérails, une vieille église orthodoxe, un quartier juif. Elle joue un rôle considérable d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. En 1878, la domination ottomane fut remplacée après plus de quatre siècles de pouvoir par celle de la monarchie austro-hongroise. L'administration autrichienne affubla Sarajevo de l'architecture de l'Europe centrale aux bâtisses mornes, puissantes, massives, parfois pseudo mauresques...

SARAJEVO est la ville qui «sur 300 m² a une mosquée, une église orthodoxe, une église catholique et une synagogue».

La langue parlée est le serbo-croate qui s'écrit de deux façons : on peut citer l'exemple d'un quotidien à grand tirage paraissant à Sarajevo, dont la particularité est d'avoir une page écrite en caractères latins alternant avec une page écrite en caractères cyrilliques.

La famille du film est musulmane. Elle vit à Sarajevo. Elle côtoie des voisins orthodoxes (scène de l'enterrement), des Catholiques, des athées. Mesa est athée mais il respecte le rituel musulman de la circoncision.

LA RUPTURE TITO-STALINE

«**Papa est en voyage d'affaires**» se déroule entre l'été 1950 et l'été 1952. Le point de départ du film est la publication dans la presse d'une caricature de Marx travaillant devant l'effigie de Staline. Ce fameux dessin fut publié en 1950 dans le journal serbe Politika.

Le point d'orgue du film réside dans le match de football Union Soviétique-Yougoslavie que cette dernière a remporté de 3 à 1, ce qui était considéré comme une victoire de Tito sur Staline.

A ces anciens amis, à ceux que jusque là il présentait fièrement dans le monde entier comme ses meilleurs émules, Staline n'offre que la possibilité de se soumettre. Pourtant Tito et les siens faisaient, au début, des efforts pour démontrer qu'ils étaient restés dans la ligne, et qu'ils étaient injustement condamnés. Une des raisons de cette excommunication était leur ardeur, le succès même de leur libération nationale. Cette libération nationale, cette Résistance yougoslave fut une véritable guerre prolétarienne et paysanne dont il n'y a pas d'exemple dans l'Europe du XX^{ème} siècle. Ceci, Staline ne pouvait pas le tolérer. Et tout d'abord, la candide envie des Yougoslaves d'avoir avec l'URSS des rapports d'égalités.

De cette scission découle la période de l'Imforbire en Yougoslavie qui s'étend de 1948 à 1955. Informbire ("Bureau d'Information") est l'équivalent yougoslave du Cominform ("Bureau Communiste d'Information"). Le Cominform fut une tentative infructueuse de la part de Staline de faire respecter son autorité en Yougoslavie mais également dans les autres pays communistes. Le Cominform fut créé en Septembre 1947 en Pologne lors d'une conférence entre les dirigeants des différents partis communistes d'obédience soviétique. Le Cominform fait référence au Bureau d'Information des Communistes et des Partis de Travailleurs. Ce fut le premier centre officiel du parti communiste après la dissolution du Comintern. Le but du Cominform était de coordonner les actions des différents partis communistes sous la direction de Moscou et c'est ce qu'il fit jusqu'à sa dissolution en 1956 à la suite d'une politique de déstalinisation.

Le QG du Cominform était initialement basé à Belgrade qui était alors la capitale de la République Fédérale de Yougoslavie. La résolution du Cominform datant du 28 Juin 1948 accusait le Parti Communiste Yougoslave (KPJ) de faire preuve d'anti-soviétisme en ayant adopté une attitude critique vis-à-vis du régime. Suite à ces accusations de Moscou, le KPJ fut exclu du Cominform. Lors de cette exclusion, le QG fut déplacé en Roumanie, à Bucarest. Ceci eut pour résultat la constitution de l'Informbire.

La Yougoslavie, qui est alors hors du contrôle soviétique, crée sa propre branche communiste sous la direction de Tito. Les partisans de Tito, refusant de se soumettre à l'autorité de Staline, sont considérés comme des traîtres et furent massivement pourchassés à travers l'Europe de l'Est.

Tito, le révolutionnaire, était connu pour avoir témoigné son soutien à la guerre civile en Grèce alors que Staline et Churchill s'étaient tenus à l'écart du conflit. Le fait que Tito ait envoyé des troupes yougoslaves en Albanie pour les protéger d'une propagation de la guerre civile grecque sans l'approbation de Moscou fut très mal perçu par Staline.

Alors que Tito s'acharnait à purger son pays de ceux qu'ils appelaient les Cominformistes, Staline s'attela à reconstruire la force militaire de la Hongrie en cas d'éventuel conflit avec la Yougoslavie.

Au même moment, de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de l'Albanie, les agents soviétiques s'infiltrèrent en Yougoslavie. Ces quatre pays, obéissant aux ordres de Staline, résilièrent tous leurs contrats avec la Yougoslavie, même ceux des P.T.T... Tout commerce cessait. La Yougoslavie allait être asphyxiée...

A cette période d'embargo s'ajoutèrent des désaccords au sein même de la Ligue Communiste de Yougoslavie. 12.000 sur 400.000 membres du PC yougoslave se déclarèrent prosoviétiques. Le système défensif yougoslave, calqué sur celui de l'URSS, mais resté indépendant par rapport à celui-ci, n'eut pas le temps ou la volonté de convaincre, de persuader par la non-violence, les prosoviétiques. L'hystérie anti-soviétique pris des proportions telles que certaines personnes pouvaient être taxés de traître rien qu'en écoutant Radio Moscou ou en lisant de la littérature russe. La plupart des personnes interpellées faisaient l'objet d'une incarcération sans procès

préalable (comme Mesa dans « Papa est en voyages d'affaires ») et étaient déportées vers des camps de travail, notamment sur l'île de Goli Otok (« L'île Nue »).

Cette île est située au nord des côtes adriatiques entre la côte nord-est de Rab et la République de Croatie. Elle est inhabitée et possède très peu de végétation. Durant la première guerre mondiale, les austro-hongrois envoyaient leurs prisonniers de guerre russe sur Goli Otok. En 1949, l'île est officiellement transformée en une prison de haute sécurité dirigée par les autorités de la Yougoslavie socialiste. Les prisonniers politiques ainsi que les Stalinistes et les sympathisants au régime soviétique y étaient incarcérés jusqu'en 1956 et cela pendant toute la période de l'Informbiro.

En 1956, après la mort de Staline et l'abolition de ses lois par Khrouchtchev, le dialogue fut réinstauré entre l'Union Soviétique et la Yougoslavie, cette dernière étant à même de réintégrer l'union des pays socialistes. Malgré cette entente la Yougoslavie sut garder cette indépendance qui la caractérisait dans sa manière de voir la politique mondiale en empruntant autant à l'Est qu'à l'Ouest.

LE CONFLIT YUGOSLAVE

C'est le 28 juin 1989, lors d'un discours à Kosovo Polje que Slobodan Milosevic développe les lignes de l'ultranationalisme serbe. Réunie en congrès à Belgrade, le 20 janvier 1990, la Ligue communiste yougoslave éclate après quarante cinq années de pouvoir exclusif permettant les premières élections parlementaires libres et l'élection au pouvoir en Croatie et en Slovénie des partis d'opposition.

Milosevic est élu le 6 décembre 1990 par l'Assemblée à la présidence de la Serbie, élection qui sera confirmée au suffrage universel le 9 décembre 1990. Mais les tensions apparaissent de plus en plus entre les pays constituant la Yougoslavie. Le 22 février 1991, les 6 présidents des républiques yougoslaves se réunissent à Sarajevo et n'empêchent pas la fracture entre la république de Serbie d'une part, dirigée par Slobodan Milosevic et d'autre part la Slovénie et la Croatie, désireuses de proclamer leur indépendance.

Le 2 mars 1991, des chars sont déployés à Pakrac, en Croatie, après de violents incidents entre policiers serbes et la population croate. Le 16 mars, Slobodan Milosevic brandit la menace d'une guerre civile face à ces manifestations et demande à l'armée d'intervenir. A peine un mois plus tard, l'armée fédérale déploie des troupes en Croatie et cela entraîne des grèves générales en Serbie. La crise entre la Serbie et la Croatie s'accroît en mai et le 25 juin 1991, la Croatie et la Slovénie proclament leur indépendance, ce qui entraîne des effusions de sang en Croatie. Le 15 septembre 1991, c'est au tour de la Macédoine de déclarer son indépendance.

La guerre débute en Croatie. Le 20 septembre, l'armée fédérale y entame une vaste offensive afin d'encercler les villes de Vukovar, Osijek et Vinkovci. Les attaques

aériennes se multiplient sur ces villes. Le 7 octobre, pour la première fois, l'armée fédérale bombarde Zagreb, puis c'est au tour de la belle cité de Dubrovnik de subir des attaques importantes et d'être assiégé. Le 18 novembre 1991, Vukovar, ville symbole de la résistance croate tombe, après trois mois de siège serbe. La ville n'est plus qu'un champ de ruine. Ce n'est que le 21 février 1992 que l'ONU prend part au conflit en créant une force de 14 000 Casques bleus, baptisée Force de protection des Nations Unies (Forpronu).

La Bosnie-Herzégovine (véritable enchevêtrement de communautés de l'ex-Yougoslavie) qui se proclame indépendante en avril 92, s'embrase aussitôt de par la volonté des Bosno-Serbes de Karadzic et Mladic de constituer, avec l'appui de l'armée "fédérale" de Belgrade, une République serbe autonome jouxtant la Serbie. Le 5 avril 1992 débute le siège de Sarajevo par les serbes bosniaques. La ville vit inlassablement sous les bombardements et sous les tirs des « snipers ». En mai 1992, le Conseil de sécurité de l'ONU adopte les Résolutions 752 et 757 qui exigent l'arrêt des combats en Bosnie-Herzégovine, le retrait des troupes ex-yougoslaves et croates de cette République, et décrète un embargo, commercial, pétrolier et aérien à l'encontre de la Serbie et du Monténégro.

Pratiquant la conquête de territoires, le nettoyage et la purification ethnique en Bosnie mais aussi en Croatie, les Serbes et les Bosno-Serbes restent sourds aux condamnations verbales de la communauté internationale et ce, malgré le déploiement des Casques bleus européens en Croatie dans les régions peuplées de Serbes.

Le 7 avril, les Nations Unis acceptent la Macédoine sous le nom de « ex-république yougoslave de Macédoine » au grand désespoir de la Grèce qui craint des revendications de la part de ses minorités macédoniennes. La Grèce, ne souhaitant pas cette indépendance, parvient à bloquer leur processus d'émancipation jusqu'en décembre 1992. .

Face à l'expansionnisme serbe, l'ONU installe six « zones de sécurité » autour des poches musulmanes de Bosnie : Bihac, Tuzla, Gorazde, Sarajevo, Srebrenica et Zepa, tandis que des observateurs sont placés le long de la frontière entre la Serbie et la Bosnie. En juillet, 156 casques bleus américains arrivent en Macédoine. Ils y rejoignent les quelques 700 casques bleus suédois déjà sur place, pour prévenir toute extension du conflit avec surveillance des frontières avec le Kosovo, la Serbie et l'Albanie. La capitale bosniaque est privée d'électricité et d'eau.

En 1994, Milosevic élabore un plan avec le président croate Tudjman qui consiste à diviser la Bosnie en trois entités autonomes (serbe, croate et musulmane), mais le partage du territoire est en fait très inégalement reparti car la majorité de celui-ci est donné aux Serbes au détriment des musulmans. Présenté à l'ONU, le plan n'est pas accepté et les combats continuent pendant toute l'année. Les Serbes se montrent très agressifs, mais les Croates prendront le devant et appliqueront, eux aussi, l'épuration ethnique. En juillet 1995 les Serbes provoquent de nouvelles offensives contre les "zones de sécurité": Srebrenica tombe le 10 juillet et Zepa le 25.

Les accords de Dayton prévoyant un partage équitable de la Bosnie sont signés le 21 novembre 1995. Malgré tout, les tirs continuent dans la capitale bosniaque où les

quartiers de la ville sont progressivement attribués aux ethnies. Début février 1996, des charniers sont mis à jour à Srebrenica. A Mostar, les Croates continuent de chasser les habitants musulmans et serbes des zones qu'ils contrôlent. Finalement, 90 jours après les accords de Dayton, la partition territoriale en deux entités devient une réalité. Une ligne de démarcation démilitarisée de 1030 Km de long sur 4 Km de profondeur sépare la République serbe de Bosnie (RS) et la Fédération de Bosnie-Herzégovine.

Après quatre ans de siège, Sarajevo redevient une ville unie le 19 mars 1996. Six mois plus tard se déroulent en Bosnie les premières élections législatives et présidentielles. Le 3 octobre, le nouveau président bosniaque Alija Izetbegovic rencontre à Paris son homologue serbe, Slobodan Milosevic. Les deux hommes décident d'établir des relations diplomatiques entre la Bosnie et la République Fédérale de Serbie qui englobe à présent la Serbie et le Monténégro.

Les guerres en Slovénie et en Croatie furent menées au départ afin de conserver l'unité yougoslave, mais elles prirent rapidement un caractère nationaliste. Les visions des nationalistes serbes s'opposèrent à celles du nationalisme croate, personnifiées par le président Slobodan Milosevic en Serbie et le président Franjo Tudjman en Croatie. L'intervention de la population et de l'armée en Bosnie-Herzégovine transforma le conflit en une guerre tripartite sanglante.

On a intitulé ces événements : "Guerre dans les Balkans", "Guerre d'ex-Yougoslavie", ou plus rarement de "Troisième guerre balkanique". Ces conflits furent les plus meurtriers en Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Selon le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, la guerre en Bosnie a causé la mort de 102 622 personnes, dont 55 261 civils, se répartissant ainsi : Bosniaques et Croates : 72 000 (dont 38 000 civils et 6 000 soldats croates) et Serbes de Bosnie : 30 700 (dont 16 700 civils). Ce fut aussi le premier conflit à caractère génocidaire en Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup des principaux personnages clé impliqués furent ou sont encore poursuivis pour crimes de guerre